L'ABEILLE DE LA N. ORLEANS

Gérant 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI MATIN, 25 JUIN

FEUILLETON

LE ROI MISÈRE

PAR M. PAUL SAUNIÈRE.

PREMIERE PARTIE.

II

UN ATELIER DE LA RUE DE LAVAL.

En apprenant cette horde impagnée, aux démonstrations de laquelle il ne pouvait plus échapper, le vieillard ne fut pas maître de contrariété.

De leur côté, jeunes gens et jeunes femmes accueillaient vers lui un poissonnet de turbulente vivacité.

—Tiens, disait l'un, le roi Misère en habits de gala!

—Et on bonne fortune! ajoutait l'autre.

—Allons-y voir, proposa un troisième, la petite me paraît jolie, nous la prendrons. Elle ne sera pas flattée, je suppose, de planter là un vieux débris.

Ils étaient huit hommes et femmes. Trois d'entre eux remarquèrent chacun une compagne de circonstances. Des deux jeunes gens qui, le trouvèrent seuls, le premier, Amédée Delaunay, était mis à la dernière mode et affichait des prétentions exagérées au gandinisme; le second, René Dorval, vêtu avec goût de serge et de bon goût, semblait assez plus raisonnable et se mêlait peut-être voir aux acclamations turbulentes qui avaient salué l'apparition fantasque du roi Misère.

Dans ce troupeau de jeunes fous, pas un n'avait dépassé vingt-cinq ans.

Ils se précipitèrent au-devant du vieillard en le saluant à l'avance du bruyante hurrah. A mesure que se rapprochait la distance qui le séparait d'eux, celui-ci manifestait un embarras plus visible, et jetait sur la jeune fille interdite des regards inquiets. C'est Hommes était évidemment dans une fausse position. Sans doute, il ne pouvait pas rompre brusquement de visite avec ceux qui venaient à lui, et, sans doute aussi, il craignait de compromettre sa fille en une société si faite.

René Dorval lut sur son visage cette pénible anxiété. Il prit donc les devants, et lui donna la main au même temps qu'il se découvrait devant la jeune fille avec une exquise courtoisie. Puis, arrêtant de son bras étendu l'avalanche humaine qui se ruait sur ses pas, tandis qu'il gardait à la main son chapeau:

—Messieurs, dit-il d'une voix grave, j'ai l'honneur de vous présenter M. Jacques Lacour et mademoiselle Gabrielle, sa fille.

La jeunesse est généralement polie, mais elle est bien rarement méchante. Les écervelés comprirent sur le-champ quelle grossière inconvenance ils allaient commettre. Un d'eux, le plus étourdi, regrettant déjà le mouvement de vive curiosité auquel ils avaient cédé, et, ainsi que René leur en avait donné l'exemple, ils se découvrirent à leur tour et saluèrent avec déférence.

Pour le coup, se fit Jacques qui demeura confus d'une si respectueuse manifestation.

—Messieurs... balbutiait-il, vous êtes vraiment bien bonnêtes.....

—Au revoir, et bon plaisir! l'interrompit Réné, sans lui donner le temps d'achever sa phrase.

Encore une fois il lui serra la main, et se tourna vers ses camarades.

—Nous, mes amis, à la TETE-NOIRE! Qui m'aime me suive. Quant à moi, je me sens un appétit d'enfer.

—Et moi donc! s'écrièrent à la fois les jeunes gens qui le suivirent avec un ensemble admirable.

—Jacques et sa fille demeurèrent seuls. Réné avait sauvé la situation.

—Quels sont ces jeunes gens! demanda Gabrielle un peu revenue de sa surprise.

—Des peintres et des sculpteurs, comme M. Réné.

—Et ces femmes qui les accompagnent?

—Je ne sais pas au juste.....ça doit être..... des modèles.....oui, je me souviens.....la petite blonde a posé pour le Daignneau.....

—Toute une! demanda la jeune fille avec incrédulité.

—Probablement, répondit son père que ces questions généraient extrêmement.

—Oh! fit Gabrielle qui rougissait et sourriait à la fois. Et vous, père? Est-ce que vous avez aussi des dames qui vous posent?

—A peu près.....ta mère bien que c'est mon état.....mais au fait, reprit Jacques, de quoi t'occupes-tu? Est ce que tu t'ennuies? Allons, lous, vieux. Nous gagnerons Ville-d'Avray à pied et nous y déjeunerons. Ressaire-toi; il n'y a pas plus d'une petite heure de chemin. Puis, quand nous aurons bien mangé, quand tu seras bien reposée, nous reviendrons à la fête.

—Et vous me mènerez dans les baraques! interrogea la jeune fille avec vivacité.

—Parfaitement! et le plaire, vieux.

A ces mots, Jacques tira vers la droite, grimpa à la lanterne de Diogène, et se dirigea sur Ville-d'Avray.

Pendant ce temps, les jeunes gens étaient arrivés à l'hôtel de Tête-Noire, et avaient pris place autour d'une table, dans un cabinet dont la fenêtre donnait sur la Seine.

—Ah çà! demanda Anatole Delaunay, le roi Misère a donc une fille!

—Ne le savez-vous pas! fit Réné. Elle demeure avec son père, dans la maison de votre ami Cherville.....

—Et dans la rue, alors?

—Naturellement.

—Mais est-ce bien sa fille?

—Je répondrai. C'est moi qui suis son professeur.

—Elle apprend donc la peinture?

—Oui. Mademoiselle Gabrielle a reçu une excellente éducation. Elle peint déjà fort gentiment sur porcelaine.

—Vraiment! Mais qui donc l'a élevée?

—Son père.

—Qu! le roi Misère!

—Nécessairement.

—Mais, à l'aide de quelles ressources le malheureux a-t-il pu suffire aux frais d'un pareil soin?

—Ah! fit Réné en hochant la tête, ceci est tout un long poème, je vous conterai cela quelque jour..... Mais, en ce moment, ce n'est ni le temps ni le lieu. Il faut, en l'honneur du surnom qu'on lui a donné, et vous verrez si jamais couronne de roi a été plus méritée et mieux portée.....

En ce moment, un des garçons de l'hôtel entra. Il apportait dans un plat bombéique une entrecôte monstrueuse, saignante, dont l'odeur agua de pommes de terre frites. Cette apparition révélait la gourmandise au détriment de la curiosité.

Seul, Anatole Delaunay ne perdit pas de vue le sujet dont il s'occupait.

—Tiens, tiens! murmura-t-il, en caressant sa moustache et en se regardant dans la glace, elle est gentille cette petite, il faudra voir.....

Toutes les extravagances dont la jeunesse est capable furent épuisées dans cette splendide journée, extravagances sur lesquelles il est prudent de ne pas trop insister.

Le lendemain, Réké Dorval était seul dans son atelier de la rue de Laval, No 47.

Il était assis en face d'une ébauche commencée, mais sa pensée s'égarait bien loin du paysage placé sur son chevalet. A côté de lui, sur un tabouret, se posait et se pâmait, demeurant inactif. Il avait croisé ses jambes l'une sur l'autre, et, le coude appuyé sur le genou, le menton dans la main, le regard fixé, il songeait.

Tout était silence autour de lui. Nul bruit ne venait troubler la rêverie dans laquelle il était absorbé depuis quelque temps.

Réné dans un corps de bâtiment construit dans une cour et spécialement destiné à des artistes, loin des rumeurs de la rue, l'atelier du peintre occupait, au premier étage, toute la largeur de la façade. Au-dessous de lui, au rez-de-chaussée, demeurait un sculpteur, ami de Réné, Léon Chevreuil, dit le peintre.

Devant ce corps de bâtiment, s'étendait un terrain en friche que personne, pas même le propriétaire, ne songeait à clôturer. Les rares et qui distribuait aux ateliers l'air et la lumière dont ils avaient besoin.

Dans chacun de ces trois logements la distribution était la même. A l'entrée, un vaste profité de l'extrême hauteur des plafonds pour couper en deux cette immense élévation, de sorte que chacun de ces appartements se compromis en réalité de deux étages.

Dans la première pièce, servant d'antichambre, se trouvait un petit escalier qui communiquait avec la pièce supérieure, transformée en chambre à coucher et formant galerie sur l'atelier.

Réné Dorval habitait depuis trois ans le premier étage de cette maison.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, aux cheveux noirs abondants, à l'œil bleu et profond, dont le nez tombait droit sur la bouche moniaste vierge de tout contact avec le rasoir.

Son visage avait une remarquable expression d'énergie. Les narines dilatées, les traits très développées, le menton légèrement saillant, dénotaient à sa physionomie un caractère de force peu commune et de persistante volonté.

Le torse, emprunt d'une vigueur qui n'excluait ni l'élégance ni la distinction, se dessinait large et robuste sous la veste de velours gris qui l'enveloppait. Les extrémités étaient fines et élégantes.

Sur les murs de l'atelier, nulle superfluité coûteuse n'attirait les regards. Çà et là, quelques tableaux inachevés se confondaient avec la couche verdâtre qui suppléait à la tapisserie absente. Sur une planche fixée au mur, un chaudron abandonné, on apercevait une tête, un bras, une jambe, un pied, une main, dont le plâtre neigeux se détachait, grâce à un poussiéreux qui le recouvrait des teintes plus accusées.

Quant au mobilier, il ne se composait absolument que d'une table de chêne et d'un long et large divan, garni de cir consolus, et recouvert d'une étoffe rayée dont la solidité avait été déjà évidemment éprouvée par de nombreuses et rudes chevalets de dimension variée, autant de tabourets en paille, et c'était tout.

Comme on le voit, rien d'opulent, moins luxe extérieur. Il suffisait d'y entrer pour être certain que le peintre était pauvre et n'avait pu se procurer que le strict nécessaire.

En effet, Réné Dorval débutait dans la carrière; il n'avait pas de nom, et ne parvenait qu'à grand peine à joindre les deux bouts.

Mais il était intelligent. En même temps qu'il se livrait à l'art, il avait étudié son siècle, et il avait appris que si l'artiste se fait pour le monde, il contribue singulièrement à le faire respecter.

Aussi, pourvant avec les traditions romantiques auxquelles de rares enthousiastes restent obstinément fidèles, se conformer encore, comprenant que le règne des chevaux longs et des chapeaux pointus était passé, Réké avait pris le parti de vivre et de s'habiller comme tout le monde, et, sûr qu'il pourrait tout de science que nul ne soupçonna jamais les horribles privations qu'il s'imposait pour satisfaire aux exigences modernes.

Toujours mis avec propreté, presque avec recherche, fréquentant de préférence les endroits où se réunissait l'élite des artistes, évitant surtout les bas fonds où pullulent les rapins ridicules, ou le vrai faire figure au même titre que les pire misérables sont contraires, et tenir du moins au place au milieu d'eux.

A personne jusqu'ici il n'avait jugé utile de conter ses déboires ou ses ruses. Quand on le voyait s'asseoir à une table et manger au café, on homme dont l'estomac satisfait se livre aux bouffiudes d'une laborieuse digestion, on ne demandait pas s'il avait dîné d'un morceau de pain de deux sous, pour se ménager aux yeux de tiers ce raffinement de gourmandise.

Combien de fois pourtant avait-il fait ce sacrifice à son amour propre! C'est qu'il savait fort bien que, dans notre société moderne, on évite prudemment les malheureux, et que l'on aime mieux fréquenter un homme à qui l'on peut en beaucoup prêter et rien rendre, qu'un pauvre diable que l'on est menacé, tôt ou tard d'obliger d'une pièce de cinq francs.

Rencontrer ce qu'on a secouru quand on ne souffre plus, c'est tout simple; mais confrer sa détresse au meilleur de ses amis, c'est l'engager à vous éviter à la traverser la rue le lendemain s'il vous rencontre.

Or, Réné était seul au monde. Pour se créer une position, il ne devait compter que sur lui et sur les ressources de son génie. Il comprenait le peu de ses forces et dont il tirait profit, la seule qui lui eût échappé, ce que du moins il n'avait pas su s'approprier, c'était l'argent.

Le plomb lui manquait absolument. Maintes fois pourtant, il avait entendu dire à son cœur: "J'ai de talent, je fais bien mieux que Delaunay! Delaunay a de l'argent, moi je n'a pas le dessin. Moi, j'ai du cœur et le dessin; donc j'ai de talent que lui.....

Dans le principe, il avait pris ces fanfaronnades pour des plaisanteries et il avait souri, mais, à force de les entendre répétées il avait fini, si... [illegible] Et, si... [illegible] Cette fois il avait cédé. Il avait fait combien de gens n'ont d'autre mérite que de faire croire qu'ils ont du talent!

Ce fait dans autour de leur personnalité, ils ne sont en réalité que des zéros, parce qu'ils n'ont rien. Un beau jour, ils s'aperçoivent, ils se regardent, ils s'étonnent, et ils s'ébahissent.

—Ah çà! mais Galuchet a donc réellement quelque chose dans le ventre?

—Alors seulement on cherche à s'expliquer cet avancement, dont parfois on s'est rendu sotte même complice, et quand on interroge le bagage de son prochain, on est tout surpris de n'y rien découvrir. Rien n'est pas le mot. Si on le voulait bien, on y trouverait beaucoup de patience, d'adresse et de platitude, jointes à une excessive vanité.

Réné n'avait point ce défaut, dont les résultats constituent aujourd'hui presque une qualité. Il ne se croyait pas même talent, mais il était trop modeste. Or, la modestie poussée à l'excès est voisine de la faiblesse, et conduit souvent à l'impuissance. Il ne l'ignorait pas, mais, le sachant, il n'avait pas pu surmonter ce défaut. Il comprenait, pour lui, il avait une volonté de fer, une constance irréprochable et une sobriété d'anachorète.

Grâce à ses vertus dons de nature, il était parvenu depuis trois ans à lutter contre la misère et à ne pas désespérer de l'avenir.

En ce moment, surtout, où son front rêveur se penchait vers la terre, une chanson inattendue, la première qui, réellement, pût faire éprouver dans ce vin, lui était tombée du ciel. Un soleil levant, qu'il venait d'apercevoir chez Deforge, avait été acheté, payé comptant, et sans marchander.

Aussi, on le croira sans peine, ce n'était pas là un de ces tableaux qui ne se regrèd de Réné. Pourtant, sa préoccupation devait prendre en ce jour dans un motif bien grave, car la tempête s'écoutait, et le jeune peintre demeurait silencieux sans rêveries.

Il y fut subitement arraché par trois coups discrets frappés à la porte de son atelier.

—Entrez! entra-t-il, sans se déranger.

Sur cette invitation laconique, la porte s'ouvrit, et un homme de soixante ans, bien conservé, bien rasé, au nez rouge, encadré de longs cheveux blancs, pénétra dans l'atelier.

Réné avait cru d'abord qu'il ne s'agissait que d'un des familiers de la maison. Quand il vit ce petit homme sec et vert, à l'allure vive, à l'extérieur respectable, il se leva avec empressement et s'avança au devant de lui.

Après l'avoir introduit et lui avoir indiqué du geste le divan qui composait tout son mobilier, il s'inclina gracieusement.

—A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il avec curiosité.

—Pardon, fit le vieillard en s'asseyant, mais veuillez d'abord me dire si c'est bien chez M. Réné Dorval que je me trouve!

—Oui, monsieur.

—Ainsi, c'est bien vous qui avez exposé dernièrement chez Deforge un paysage.....

—C'est bien moi, l'interrompit Réné, que ces informations successives intriguaient fort.

—Alors, monsieur, reprit le vieillard, je vous prierai de vouloir bien m'accorder quelques minutes d'attention, si toutefois cela ne vous dérange pas trop.....

—Je suis à votre ordre, dit le peintre.

L'étranger toussa légèrement, comme s'il ressentait un peu d'embarras à s'expliquer.

—Monsieur, pourvu-t-il enfin, n'éprouverez-vous aucune répugnance à venir vous enfermer dans un château pour y exécuter quelques travaux indépendants?

—Pendant combien de temps?

—Mon maître pense que votre absence pourrait se prolonger un mois environ.

—Votre maître? se récria Réné frappé du contraste qui régnait entre ce mot et la parfaite urbanité du vieillard. Vous être donc.....

—Je suis l'intendant d'un homme très riche, c'est de sa part que je viens m'adresser à votre talent.

—Il a donc entendu parler!

—Mieux que cela, monsieur. Il en a jugé par lui-même.

—Comment cela!

—C'est lui qui a acheté le tableau que vous avez vendu il y a trois jours.

—Ah! fit le peintre. Et que désire de moi ce personnage?

—Il n'agit de quelques réparations urgentes, et surtout d'un panneau entier à peindre. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre, car je n'ai avec mon maître que de très rares et très obscures relations.

—Veuillez me dire son nom, demanda Réné. S'il s'occupe d'art, peut-être ne m'est-il pas inconnu.....

—Il vit rêvement l'intendant, vous ne le connaîtrez certainement pas.

—Quel est son nom!

—Il se prononce Arthur.

—Mais ce n'est là qu'un prénom!

—Sans doute. Pourtant, depuis vingt-deux ans que je suis à son service, je ne lui en connais pas d'autre.

—En vérité! Il le cache donc!

—Je l'ignore.

—Enfin, poursuivit-il encore, un peu pensif, comment est-il? Quel âge a-t-il? Que fait il?

—Je ne puis pas davantage vous répondre à cet égard, dit l'intendant. Je ne l'ai jamais vu.

—C'est impossible! se récria l'artiste.

—Vous voulez dire c'est invraisemblable, continua l'étranger avec un sourire froid. Cela est pourtant. Du reste, toutes les questions que vous m'adresserez à cet égard ne lerout que restreindre les explications succinctes que je suis chargé de vous fournir.

Réné crut un instant à quelque mystification. Il dévisagea longuement le visiteur, et, rencontrant un regard froid et un calme flegmatique exempt de toute contrainte.

Persuadé que l'intendant était de bonne foi, mais ne comprenant rien à cette bizarre aventure, le jeune peintre fit trêve à son impatience.

—Parlez, monsieur, dit il sans chercher plus longtemps le mot de cette énigme.

Alors, et comme s'il pressentait de cruelles révélations, il prit un tabouret et se rapprocha du vieillard.

(*A continuer.*)

NOUVELLE-ORLEANS ET ST-NAZAIRE

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

DEPARTS ENTRE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

Pour Le Havre et Saint-Nazaire.

Le Bretagne ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan
Le Normandie ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan
Le Gascogne ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan
Le Guyenne ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan
Le Lorraine ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan
Le Provence ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan
Le Champagne ..... 1500 tonneaux, Capitaine Le Bihan

Les marchandises ne seront reçues que 10 jours avant le départ du navire.

Les Connaissements pour passagers seront délivrés au bureau de la Compagnie, 1 rue Jackson, et à bord des navires